

La première édition de cet ouvrage a paru dans la collection « L'ordre philosophique » en 1970

Le titre original : *How to do Things with Words*, qui signifie littéralement : « Comment faire des choses avec des mots », n'est pas dépourvu d'humour. Il se réfère ironiquement à la tradition anglo-américaine des livres de conseils pratiques (du genre : *How to make Friends*, « Comment se faire des amis »).

EN COUVERTURE :

D'après une illustration de Clive Collins, tirée de l'édition anglaise

Titre original : *How to do Things with Words*
© Oxford University Press, pour l'édition originale, 1962

ISBN 2-02-012569-2
(ISBN 2-02-002738-0, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, pour la version française, 1970

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction Gilles LANE

Présenter l'œuvre d'un philosophe anglais contemporain n'est pas une tâche très difficile, surtout lorsqu'il s'agit d'un penseur comme J.L. Austin *. Il suffit en effet de laisser le lecteur devant les textes. Ceux-ci, la plupart du temps, sont clairs, et écrits en un langage courant. Lorsqu'un terme ésotérique ou plus ou moins rébarbatif apparaît, il est à peu près toujours inséré dans un contexte immédiat facile à comprendre, ou défini au moyen de nombreux exemples tirés de l'expérience quotidienne. La présentation d'un seul ouvrage ne pose pas, non plus, de problèmes particuliers. Point n'est besoin, par exemple, de synthétiser pour le lecteur la démarche antérieure ou l'évolution du philosophe, ni de le prévenir qu'il ne faut pas trop insister sur la compréhension de telle expression ambiguë, l'auteur devant lui donner un autre sens ou une précision importante, dans une œuvre ultérieure. (Le cas serait différent s'il s'agissait d'un Heidegger, par exemple, ou d'un Merleau-Ponty...)

Mais c'est justement la netteté (parfois banale) du texte et de la

* *John Langshaw Austin* fut professeur de Philosophie Morale à Oxford. Il était une figure bien connue non seulement dans les milieux oxoniens, mais aussi à Cambridge et dans les sociétés savantes d'Angleterre, ainsi qu'aux États-Unis où il donna de nombreux cours et conférences dans les grandes universités. Il ne publia aucun livre, mais un certain nombre d'articles. Après sa mort, survenue en février 1960 (alors qu'il était âgé de quarante-huit ans), on réunit tous ses écrits, c'est-à-dire les articles qu'il avait déjà publiés dans des revues, ainsi que les notes de ses cours et conférences, exception faite de sa traduction des *Fondements de l'arithmétique* de Frege, et de ses recensions. Son œuvre est contenue dans trois volumes : *Philosophical Papers* (1961), *Sense and Sensibilia* (1962), et notre texte, *How to Do Things with Words* (1962). Selon le témoignage du professeur G. J. Warnock, la pensée d'Austin a contribué à stimuler ses contemporains : « Parmi les philosophes dont les principaux travaux ont été effectués dans la dernière décennie, nul n'a exercé une plus grande influence, ni plus originale, que le professeur J. L. Austin » (*English Philosophy Since 1900*, London, Oxford University Press, 1963, p. 147). Pour une biographie courte et intéressante d'Austin, voir l'article de G. J. Warnock, « J. L. Austin », dans *Archives de philosophie*, janvier-mars 1967, p. 5-19.

pensée qui peut donner l'impression d'un manque de profondeur et irriter le lecteur « continental ». Le Français, surtout, éprouvera quelque difficulté à retenir son impatience, et demandera bien vite : « Où donc veut-il en venir? S'agit-il d'un texte *philosophique* * ? » Les Anglais semblent piétiner, s'amuser avec le langage, par exemple, sans aborder en fin de compte « les grands problèmes ». Il se peut pourtant que cette attitude apparemment tatillonne et réticente provienne en réalité d'une véritable préoccupation philosophique, qu'elle indique un domaine de recherches important, et surtout une méthode que la philosophie aurait avantage à pratiquer en certaines circonstances (et assez souvent, à notre avis).

Aussi voudrions-nous consacrer cette introduction à exposer les *motivations* immédiates d'Austin dans son œuvre philosophique (i), les raisons qui l'ont poussé à choisir le langage ordinaire comme *objet* immédiat de ses recherches (ii), et la *méthode* qu'il a employée et préconisée (et qu'on pourra voir à l'œuvre dans le texte ici présenté) (iii). Nous ajouterons quelques remarques sur le but principal qu'il visait en étudiant le thème de notre texte (iv), et sur sa conception de l'entreprise philosophique, en général (v). Nous essayerons, en dernier lieu, de faire ressortir les points saillants des analyses qu'Austin a présentées dans *Quand dire, c'est faire* (vi).

I. LE POINT DE DÉPART

1. *Les exigences d'Austin*

C'est par une *insatisfaction profonde* vis-à-vis des élucubrations philosophiques du passé, et des écrits des philosophes contemporains du « continent », qu'Austin a été amené, comme la plupart de ses collègues anglais, à donner à ses recherches la tournure originale

* On n'a qu'à lire les exposés et la substance des interventions qui se déroulèrent à Royaumont sur le thème « la Philosophie analytique » (publiés dans le volume *la Philosophie analytique*, Cahiers de Royaumont n° IV, Éditions de Minuit, Paris, 1962), pour reconnaître combien l'entente y fut difficile — si jamais elle eut lieu — entre les chercheurs d'Oxford et les penseurs français. Ceux-ci essayèrent en vain, semble-t-il, d'obtenir de leurs invités d'Oxford un exposé convaincant de la valeur *philosophique* de leurs recherches. Et bien que les chercheurs anglais aient éprouvé le sentiment très net de ne pas satisfaire aux exigences de leurs collègues « continentaux », ils ne donnèrent certes pas l'impression, de leur côté, d'avoir été ébranlés dans leurs propres convictions...

que nous verrons. Il avait le sentiment qu'on élaborait des systèmes ou qu'on essayait de résoudre certains problèmes, sans même savoir de quoi il s'agissait au juste. Il reprochait aux philosophes, en général, de ne pas avoir examiné *toute la richesse des faits* concernant un problème avant de lui chercher une solution. Un de ses collègues d'Oxford, le professeur Ryle, a exprimé de façon assez brutale, mais précise, cette insatisfaction caractéristique des penseurs anglais : « Par mes lectures, et par les réunions auxquelles il m'a été donné de participer récemment, je garde l'impression que [...] beaucoup pensent qu'il est de leur devoir d'élaborer le plus tôt possible quelque chose qu'on puisse considérer comme leur système; et si leur effort ne va pas au-delà du tome I, qu'il est permis de laisser de côté tout ce qu'ils pourraient dire de concret sur l'application de leur système dans le détail. [...] Si vous voulez un autre exemple, quand quelqu'un vient nous dire qu'il sait tirer la nourriture du sol, et que nous découvrons à l'usage qu'il confond toutes les graines, et qu'il ne sait pas bêcher son carré de jardin, nous le soupçonnons de vouloir tirer au flanc, et de chercher à se faire une réputation à bon compte. Quoi qu'il en soit, et je ne voudrais pas être trop brutal, cette tendance existe et se manifeste aussi de notre côté de la Manche. Nous croyons en être guéris, même si parfois le malade s'habitue à son traitement... * »

Austin a d'ailleurs reproché à ses propres collègues (à Ayer et à Warnock, pour ne mentionner que ces deux-là) cette hâte excessive, et cette *simplification outrée des faits* à interpréter **. Il aimait à répéter que cette attitude est une déformation professionnelle des philosophes et qu'elle est tellement répandue qu'on pourrait se demander s'il ne s'agit pas plutôt de leur profession même ***... Il

* *La Philosophie analytique*, Cahiers de Royaumont, p. 368. Dorénavant nous nous référerons à cet ouvrage en employant le sigle R.

** Cf. *Sense and Sensibilia*, Oxford Paperbacks, Oxford, At the Clarendon Press, 1964, p. 3. Austin y parle aussi de *quelques* « faits » à demi étudiés, du *petit* nombre d'« exemples », d'ailleurs peu significatifs. A la page 134, il reproche au professeur Warnock de « conclure à partir d'un seul (!) exemple ». Voir aussi *Philosophical Papers*, Oxford, At the Clarendon Press, 1962, p. 126, où Austin accuse les philosophes de vues simplistes et d'analyses faites à la légère. Nous nous référerons désormais à *Sense and Sensibilia* et à *Philosophical Papers* sous les sigles S et P.

*** Cf. P, p. 239, et le présent ouvrage p. 38. A partir d'ici nous désignerons cet ouvrage sous le sigle H et renverrons toujours comme nous venons de le faire, à la pagination originale — indiquée entre [], dans la marge.

allait jusqu'à dire, avec Ayer, que l'histoire a suffisamment montré la vanité et le danger de toutes les tentatives accomplies jusqu'ici pour atteindre les faits (autrement que par la méthode dont il sera question plus loin) (*R*, p. 349). En un mot, Austin était fort agacé par ceci qu'on s'est lancé beaucoup *trop vite* dans l'échafaudage de théories (*P*, p. 126; *R*, p. 350); il restait convaincu, pour sa part, que le temps n'était pas encore venu d'aborder *directement* les problèmes dont la philosophie se préoccupe (*R*, p. 375, 350).

L'une des raisons qui ont nourri cette dernière conviction, c'est qu'Austin estimait la philosophie soumise à un nombre considérable d'illusions ou de *préjugés* (*S*, p. 4, 5) *. Non seulement ces préjugés nuisent à la découverte de solutions adéquates, mais ils faussent la position même des problèmes (*P*, p. 128). Il a consacré toute une conférence (*P*, p. 23-43) à montrer que si les solutions proposées à un certain problème ne peuvent nous satisfaire, c'est que les questions elles-mêmes proviennent d'une connaissance décidément limitée des faits problématiques. Il estimait que bon nombre de questions perdraient leur caractère paradoxal si on recherchait d'abord une plus grande familiarité avec les situations où elles se posent, ou pourraient se poser. Le préjugé fondamental vient de ce que l'on croit avoir compris le sens d'une question, alors qu'elle ne traduit en réalité qu'une part étriquée ou simplifiée du problème (*S*, p. 3, 5). Il semble que rien ne réjouissait Austin davantage que de sentir glisser sous ses pieds le terrain ferme des préjugés tenaces (*P*, p. 33; *H*, p. 13, 61). Il croyait aussi que la réduction du nombre des préjugés ou des questions indues permettrait aux philosophes d'entrevoir quels problèmes sont de *véritable* importance (*R*, p. 350).

Austin était donc à la recherche d'une plus grande clarté dans la description et la définition des faits problématiques, sur lesquels la philosophie pourrait ensuite se pencher sans craindre de faire fausse route. « La définition, a-t-il dit, devrait occuper une place prépondérante parmi nos visées : il ne suffit pas de montrer combien nous sommes malins en faisant ressortir combien tout est obscur » (*P*, p. 137). A ceux qui auraient insinué qu'il était naïf de prétendre tout exprimer clairement, à ceux qui auraient soutenu que les questions

* Il s'agit surtout de l'illusion « descriptive » dont il sera question dans notre texte, p. 3.

les plus « profondes » ne sauraient comporter de formulation ou de solution *claires*, il répondait qu'il consentirait à discuter ces affirmations-là *plus tard*, lorsqu'on serait tout près d'atteindre la clarté sur un quelconque point... (*P*, p. 137).

Bref, Austin reprochait à la philosophie un certain *obscurantisme* paresseux, des préjugés dus à ce qu'on n'a pas recherché *tous les aspects* des faits problématiques, et la tendance à présenter des solutions ou théories qui *simplifient outrageusement* le réel (sans d'ailleurs contribuer, de façon significative, à le faire comprendre). Il fallait donc remédier à cette situation déplorable et « redécouvrir » aujourd'hui la philosophie, telle qu'elle avait été inventée « partiellement » à Athènes... (*R*, p. 349).

2. L'accord sur un point de départ

Comme tant d'autres penseurs (comme Descartes ou Husserl, par exemple), Austin fut hanté par l'exigence d'un point de départ solide. Mais il reconnaissait la fécondité du point de départ non pas, surtout, dans le fait qu'il permettrait de parvenir à une certitude apodictique : plutôt dans son pouvoir de susciter et de maintenir un *assentiment unanime* parmi les chercheurs (*R*, p. 334). Il avait pour ainsi dire plus d'égards pour un « cogitamus » que pour le « cogito » classique. (Nous verrons plus loin qu'il s'agissait même d'un accord avec les générations du passé...) Austin se méfiait, expérience faite, des « rêveries » solitaires où l'on « essaye ses forces, seul, à résoudre les énigmes de l'univers » (*R*, p. 335). Il fallait donc trouver un *donné*, un « datum » préalable, sur lequel le consentement puisse s'établir. On obtiendrait ensuite une *confirmation* de l'assentiment donné lorsque *d'autres* chercheurs, ayant répété les expériences, seraient arrivés à des résultats identiques ou analogues (*R*, p. 348-349). Austin faisait remarquer à ce propos : « c'est à cela qu'on a toujours reconnu la démarche de la pensée scientifique, même appliquée à un domaine limité » (*R*, p. 349).

Il est intéressant de noter aussi qu'Austin, en accordant une si grande importance à l'*entente* entre les chercheurs, s'ingéniait à trouver des domaines de recherche qui, bien que reliés à quelque grand problème classique, n'aient pas été explicitement fouillés par les penseurs du passé. C'est ainsi qu'il se réjouissait de pouvoir étudier les excuses

INTRODUCTION

(que l'on présente à propos d'un comportement regrettable), sans avoir à se rappeler Kant, Aristote, ou Platon. Car Austin était d'avis que seuls de tels sujets permettent aux chercheurs de faire *eux-mêmes* des découvertes, ensemble, que parvenir *ainsi* à un accord est *plus facile*, et qu'on reconnaît à partir de là *comment* on peut réussir à s'entendre (P, p. 131).

Nous allons voir maintenant par quel biais il a cru devoir attaquer les problèmes philosophiques pour rendre possible ce précieux consentement unanime.

II. LE LANGAGE ORDINAIRE

Austin était convaincu que la meilleure façon d'aborder les faits, le réel, était de se laisser guider par le *langage ordinaire*. Non pas de le suivre passivement, bien sûr : il entendait plutôt que le réel ne se laisse pas atteindre directement, mais justement *par l'intermédiaire* du langage (R, p. 349). Bien qu'il ait exprimé ses réticences au sujet des deux mouvements anglo-saxons qui s'intéressaient déjà au langage (celui qui met l'accent sur la « vérification », et celui qui étudie les « emplois du langage »)*, il reconnaissait dans cette « philosophie

* Pour donner une idée assez exacte de ces deux mouvements, il faudrait refaire l'histoire de la philosophie anglaise de notre siècle, en s'arrêtant surtout aux œuvres de Bradley, Russell, Wittgenstein, Ayer, Ryle (et à celles de Carnap, Goodman, Quine).

Notons seulement ici que la « théorie de la vérification », en général, essaye de reformuler les propositions d'un langage soit naturel, soit artificiel (scientifique), en termes non plus d'*objets* (qui seraient des « complexes » que Russell a appelés des « constructions logiques »), mais de *données sensorielles* qui sont *vérifiables*. Si l'on est phénoméniste, positiviste, ou empiriste, on considère toutes les propositions qui ne peuvent être ainsi réduites et vérifiées comme négligeables, ou comme l'expression de simples non-sens. Si l'on demeure, par contre, un analyste « métaphysique », la réduction devient une méthode pour connaître peu à peu la nature *fondamentale* de la réalité (qui serait, pour ainsi dire, « linguistiquement et entitalement atomique »).

Quant au mouvement qui interroge les « emplois du langage », mouvement inspiré par le Wittgenstein des *Investigations philosophiques*, il ne considère plus l'imprécision du langage comme un caractère regrettable (auquel il faudrait remédier par la formalisation et l'émondage d'expressions qui demeurent décidément des non-sens — et qui apparaissent de plus en plus nombreuses!), mais comme un trait important, qui lui est essentiel. Il s'agit de *comprendre* les expressions (peu

INTRODUCTION

linguistique » la plus grande révolution de l'histoire de la philosophie (P, p. 222; H, p. 3). Mais il avait des raisons particulières de s'intéresser surtout au langage *ordinaire*, et une façon spéciale de l'aborder.

Pour Austin, en effet, le langage « ordinaire » n'est pas aussi banal qu'on serait porté à le croire. Même les *mots* courants sont employés de façon plus *subtile*, et pour effectuer des *distinctions* beaucoup plus nombreuses, que les philosophes ne l'ont pensé (S, p. 3, 63). Et c'est précisément *parce qu'elles* sont ordinaires et courantes que les expressions du langage « ordinaire » sont précieuses : elles incarnent toutes les distinctions que les hommes ont jugé bon de faire, au cours des siècles, ainsi que les différents liens qu'ils ont été amenés à établir, par une expérience vécue, de génération en génération. Ces distinctions et rapports, d'après Austin, sont certes susceptibles de dépasser en nombre, en délicatesse et en valeur (puisqu'ils ont subi l'épreuve prolongée de la « survivance des plus forts » [*the survival of the fittest*]), tout ce que nous pourrions concevoir, par un bel après-midi, bien assis dans nos fauteuils... (P, p. 130; R, p. 351, 335).

Il s'agit donc de nous rappeler, en étudiant une question, « ce que nous dirions en de telles circonstances » [*what we should say when*]; et pourquoi, et en quel sens (P, p. 129).

On remarquera ici que le langage ordinaire n'est pas étudié *pour lui-même*. Austin affirme d'ailleurs que « nous utilisons la multiplicité d'expressions que nous fournit la richesse de notre langue, pour diriger notre attention sur la multiplicité et la richesse de nos *expériences*. Le langage nous sert de *truchement* pour observer les *faits vivants* qui constituent notre expérience, et que nous aurions trop tendance, *sans lui*, à ne pas voir » (R, p. 333)*. En une autre occasion, il note que « nous n'examinons pas *seulement* les mots [...] mais aussi les réalités dont nous parlons : grâce à une conscience aiguisée des mots, nous rendons plus perspicace notre perception [...] des phénomènes » (P, p. 130).

importent les méthodes, au fond), c'est-à-dire d'en appréhender la *fonction*. Toute l'attention doit porter sur l'*emploi* ou la fonction des concepts problématiques. Une langue artificielle ou idéale n'est plus nécessaire; car si nous parvenons à comprendre la fonction d'une expression, elle cesse par le fait même d'être problématique.

Il semble qu'Austin se rapproche de ce dernier mouvement; et s'il s'en distingue, c'est surtout en ce qui concerne sa visée principale et ses méthodes.

* C'est nous qui soulignons un texte d'ailleurs parlé.

INTRODUCTION

Austin part, en tout cas, de l'hypothèse qu'on peut se fier au langage ordinaire, comme à un maître très érudit et qu'on a tout avantage à interroger : « On découvre rapidement, sitôt qu'on applique son esprit à ces choses, ou du moins on arrive très vite à formuler l'hypothèse, que rien n'arrive sans raison; que si deux tournures existent dans la langue, on découvrira quelque chose dans la situation où nous sommes appelés à employer l'une ou l'autre, qui explique notre choix. Il peut arriver que le choix paraisse arbitraire : mais très souvent, nous marquons une nette préférence pour une tournure, plutôt que l'autre. Et nous nous fondons sur l'hypothèse que, si cette préférence existe, il doit y avoir quelque chose dans la situation globale environnante, qui expliquerait, si on la découvrait, pourquoi dans tel cas nous préférons l'une, et dans tel autre cas nous préférons la seconde. [...] C'est-à-dire que le langage nous éclaire la complexité de la vie » (R, p. 333). Nous verrons plus loin, lorsqu'il s'agira de la *méthode* d'Austin, qu'il ne se fie pas *aveuglément* au langage ordinaire : celui-ci n'est *pas* le dernier mot — il peut toujours, en principe, être amélioré ou remplacé par un langage plus formel et savant — mais il demeure bien le *premier* mot... (P, p. 133).

Le langage constitue ainsi l'objet immédiat des recherches d'Austin et, à vrai dire, à peu près le seul. En cela, sa démarche se rapproche de celle de bon nombre de chercheurs français d'aujourd'hui. Il y a pourtant cette différence notable : le philosophe anglais s'acharnait à tirer de sa langue tout ce qu'elle contient d'*implicite*, alors que les recherches françaises les plus récentes ne semblent vouloir dégager que le contenu *inconscient* du langage. On peut penser qu'Austin aurait manifesté bien peu d'intérêt pour les « structures » et « modèles » inconscients, qu'il se serait même méfié des résultats des recherches structuralistes, par exemple, ne voyant pas comment nous, les chercheurs d'aujourd'hui, pourrions reconnaître *nos* rencontres du réel dans un langage qui, au fond, n'est pas *le nôtre* (celui du nous *conscient*). Nous l'avons vu, en effet, c'est le langage *ordinaire* qui permettait à Austin d'enrichir *son* expérience du réel de celles des générations précédentes, et d'arriver à une *entente* avec ses propres collègues (sans qu'ils aient à se fier à *ses* recherches).

III. LA MÉTHODE D'AUSTIN

Nous venons de noter qu'Austin avait une méthode (ou plutôt un moyen) pour atteindre les faits, les phénomènes, ou notre expérience de la réalité : il attaquait le réel par le biais du langage ordinaire. Aussi préférerait-il appeler cette façon de philosopher non pas une *analyse* du langage, tout simplement, mais une « phénoménologie linguistique » (P, p. 130), c'est-à-dire une philosophie qui traite du langage en vue d'étudier les *phénomènes*. Austin n'aime pas non plus le mot « méthode » pour désigner la façon dont il s'y prend quand il interroge le langage ordinaire : il préfère de beaucoup le terme de *technique*, ou plus précisément de techniques, au pluriel (R, p. 348). Nous essaierons maintenant de voir quelles sont ces techniques — qui, pratiquées longuement, finissent par « constituer un art » qu'on « apprend peu à peu, de proche en proche, à appliquer non seulement aux problèmes traditionnels de la philosophie, mais au domaine jusqu'à présent inexploré qui se situe aux frontières de la philosophie... » (R, p. 332).

L'une des caractéristiques de cet art austinien est qu'il doit être pratiqué avec prudence, lenteur, et très minutieusement. Austin insiste constamment sur ce souci du détail, et met en garde contre les généralisations hâtives qui ont fait un « gâchis » de l'objet de la philosophie (P, p. 42, 123, 129). Il faut savoir attendre, et commencer par recueillir toutes les données d'un problème, même les plus apparemment insignifiantes (H, p. 122). Les *circonstances* dans lesquelles nous employons le langage méritent surtout une attention particulière (P, p. 129; H, p. 138, 100). Austin a eu ceci à dire, à propos d'Ayer, par exemple (à qui il reprochait d'avoir laissé de côté de nombreux *emplois* du terme « réel ») : « Je voudrais absolument faire remarquer quelle erreur funeste l'on commet toujours lorsqu'on aborde l'explication de l'emploi d'un mot en n'ayant considéré sérieusement qu'une partie minime des contextes où on l'emploie de fait » (S, p. 83). Ailleurs, il incitera les autres à *rompre avec la tradition* pour considérer *toute* la situation où un certain acte de discours, par exemple, fut produit (H, p. 52).

Jusqu'ici, l'art pratiqué par Austin semble se ramener à *observer*,

tout simplement, les distinctions du langage, le détail des circonstances, la totalité de chacune des situations. Il ne s'agit pourtant pas d'une simple observation de ce qui se présenterait tout seul. Il faut même *se méfier* du langage ordinaire, et des conceptions qu'il nous impose des diverses situations où il entre en jeu : il n'a pas toujours échappé, en effet, aux préjugés séculaires, et il véhicule parfois l'erreur, la superstition ou la pure fantaisie (*P*, p. 133, 150). C'est dire qu'il faudra souvent user de brutalité vis-à-vis de ce langage, le torturer, le déjouer au besoin (*P*, p. 134).

L'un des moyens que préconise Austin pour éviter les embûches du langage ordinaire consiste à *imaginer* des situations nouvelles, inédites, différentes en tout cas de celles que nous étudions à un moment donné. Qu'on ne craigne pas la variété : situations très étranges [*idiosyncratic*], ou d'une banalité extrême. L'essentiel est de nous demander « ce que nous dirions dans ces cas ». Austin est persuadé que si l'on procède ainsi, on finira par s'accorder avec les autres sur les expériences suscitées par une telle démarche. Sinon, même le désaccord pourra devenir éclairant (*P*, p. 132). Mais la condition pour que cette technique soit vraiment efficace, c'est que l'on possède une imagination vive, un esprit aventureux, et certains schèmes d'action (*P*, p. 134).

L'importance donnée à cette imagination créatrice de nouvelles situations rappelle sans doute les « variations eidétiques » d'un Husserl. Dans les deux cas, il s'agit de forcer le réel à apparaître, de susciter les phénomènes qui permettraient de bien poser (ou même de résoudre) les problèmes qui nous préoccupent le plus. Peut-être Austin n'est-il pas allé très loin dans cette direction, mais on peut se demander si son « art », parce qu'il n'exige *pas* de mettre quoi que ce soit « entre parenthèses » (si ce n'est les solutions prématurées), n'est pas plus apte que celui de bon nombre de phénoménologues à faire émerger les expériences les plus significatives pour la solution éventuelle des « grands problèmes philosophiques », c'est-à-dire *humains*. La question « Que dirions-nous quand... », posée *sans restrictions* et dans les domaines les plus problématiques, a peut-être une chance de nous faire prendre conscience, un jour, de ce que nous cherchons dans le réel, c'est-à-dire dans notre « situation totale » ...

Quoi qu'il en soit de cette comparaison entre la « phénoménologie » d'Austin et celle (ou celles) des penseurs « continentaux », il nous

reste à noter que le philosophe anglais avait une confiance inébranlable en sa propre « méthode ». Il allait jusqu'à affirmer, avec véhémence, qu'elle était la *seule* : «... toute la question est de savoir si nous admettons qu'une autre méthode philosophique — je pense peut-être à une plus particulièrement, qui est fort en vogue en ce moment sur le continent — pourrait être la bonne. Qu'elle pourrait s'attaquer aux problèmes que nous estimons insolubles et les pourfendre d'un seul coup. Ma réponse est non, deux fois non. D'abord, je ne pense pas que le temps soit venu — je n'ai pas dit qu'il ne viendra jamais — d'aborder des problèmes du genre que vous évoquiez. Et ensuite, je crois *encore moins* qu'aucune des méthodes philosophiques actuellement en faveur, ait la moindre chance de succès en s'y frottant » (*R*, p. 375).

Un dernier point mérite peut-être d'être mentionné : il explique — au moins en partie — pourquoi la tâche que s'est assignée Austin n'aboutit pas forcément à un interminable bricolage. Austin est d'avis que, pour résoudre certains problèmes, il faudrait avoir fait un inventaire *complet* de toutes les situations où ils se manifestent, et dressé une liste *exhaustive* de toutes les expressions que l'on emploie dans ces situations (*H*, p. 162; *R*, p. 332); mais n'est-ce pas formuler une exigence impossible à remplir? Austin, pourtant, ne voit rien de décourageant dans cette condition : même s'il existait dix mille emplois du langage en un certain cas, avec le temps la tâche ne serait pas irréalisable. A l'encontre de Wittgenstein* (mais comme M. Lévi-Strauss**, au sujet des structures de l'inconscient), il est persuadé en effet que les divers emplois du langage ne sont *pas infinis*. Il a déjà remarqué, un peu malicieusement, que les philosophes sont trop enclins à parler d'infini dès qu'ils ont découvert, par exemple, jusqu'à *dix-sept* expressions... (*P*, p. 221). De toute façon, même si le temps n'était pas encore venu d'aborder les « grands problèmes », faute d'avoir toutes les données en main, Austin est au moins heureux des avantages « négatifs » des recherches « compilatrices » : elles aident à récupérer de nombreux aspects du réel que la philosophie a négligés,

* Cf. *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, 1961, p. 125. (Le titre complet de cette édition est *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*.)

** Cf. *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1963, p. 30.

et préviennent beaucoup d'erreurs, en rendant les philosophes plus conscients de la « complexité de la vie, de la vérité, et des choses » (P, p. 239).

IV. LA VISÉE PRINCIPALE DE « QUAND DIRE, C'EST FAIRE »

Le texte que nous avons traduit diffère de façon assez notable des autres écrits, cours, ou conférences d'Austin. Le langage y est en effet étudié plus spécialement *pour lui-même*, et non pas d'abord pour qu'il manifeste certains aspects d'une *autre* réalité, ou certaines données obscures d'un problème classique. Sans doute Austin a-t-il voulu rechercher la nature du langage, de l'« acte du discours » [the « *speech act* »] et découvrir tout ce que nous pouvons accomplir par la parole; et cela, en vue de pouvoir appliquer ses résultats, un jour, aux problèmes philosophiques. Il reste que le *moyen* immédiat (le langage) est devenu ici l'*objet* immédiat de ses recherches; et si le langage nous apprend ici quelque chose sur une autre réalité que lui-même, celle-ci ne peut être que *nous-mêmes*, en tant que personnes qui parlent.

Austin s'est convaincu que la philosophie s'égarait en décidant de ne considérer que les *affirmations* [statements] dont on peut dire qu'elles sont *vraies ou fausses*. Il jugeait que les critères de vérité nouvellement adoptés réduisaient décidément trop le nombre des affirmations pertinentes, et reléguaient trop facilement au domaine du non-sens ou des pseudo-affirmations, des *énonciations* [utterances] qui, bien qu'elles ne soient pas destinées à être des « affirmations » vraies ou fausses, peuvent néanmoins faire l'objet de recherches philosophiques, dont les résultats contribueraient sans doute à dissiper certaines difficultés traditionnelles (H, p. 3). Comme toujours, les chercheurs n'avaient pas examiné assez attentivement *tout ce qui se passe* lorsqu'on produit une énonciation [utterance] quelconque, dans *telles* circonstances. Les propres analyses d'Austin font ressortir au moins ceci : dès qu'on veut distinguer avec soin les affirmations « authentiques » (celles qu'on juge vraies ou fausses) de ces autres énonciations qui ne sont pas l'expression d'un non-sens, mais qui « font » quelque chose sans être vraies ou fausses (« Je te promets d'être là demain », par exemple), alors on se heurte à la

difficulté de ne pouvoir formuler de critères qui permettent de réduire toutes les énonciations en *deux* classes bien *distinctes*.

En d'autres termes, c'est la notion de *vérité* qui est soumise à l'épreuve. Sans doute y a-t-il des énonciations qui sont vraies ou fausses au sens traditionnel de ces termes. Mais Austin estime que la philosophie a eu tort d'accorder une situation *privilegiée* à ces énonciations (P, p. 237). Il veut en somme « démythologiser » la notion traditionnelle de l'affirmation [statement], en faisant ressortir tout ce qu'il y aurait à considérer encore *avant* de parler de sa vérité ou de sa fausseté. Il reconnaît bien une place spéciale à l'affirmation classique, conçue dans toute sa complexité; mais sans s'arrêter à déterminer très précisément ce qui lui confère cette situation unique : le temps n'est pas encore venu; il reste encore trop de défrichage à faire...

C'est en comparant l'énonciation *constative* (c'est-à-dire l'« affirmation » classique, conçue la plupart du temps comme une « description » vraie ou fausse des faits) avec l'énonciation *performative* [de l'angl. : *performative*] (c'est-à-dire celle qui nous permet de *faire* quelque chose par la parole elle-même), qu'Austin a été conduit à considérer *toute* énonciation digne de ce nom (c'est-à-dire destinée à *communiquer* — ce qui exclurait, par exemple, les jurons-réflexes) comme étant d'abord et avant tout un *acte de discours* produit dans la situation *totale* où se trouvent les interlocuteurs (H, p. 147). S'il est bien vrai que les énonciations sont des *actes*, alors elles doivent, en tant que tels, viser à accomplir quelque chose. Austin, donc, décide de considérer certains aspects de l'acte lui-même, en espérant y reconnaître l'élément (sans doute abstrait) qui lui appartiendrait spécifiquement, c'est-à-dire en tant qu'acte de *discours*. Une fois cet élément isolé (Austin l'appellera la *valeur d'illocution* [illocutionary force] de la parole), il s'agit de discerner tout ce qu'il peut accomplir, en tant qu'il est partie d'un *acte*. Comme schème conducteur de ses recherches (P, p. 134), Austin choisit cinq classes générales (dont il se défend de revendiquer le caractère étanche) lui permettant d'ordonner provisoirement tous les verbes contenus dans le dictionnaire, selon la valeur d'illocution qu'ils posséderaient. Cette étude, encore inachevée (et dont Austin ne présente que certains résultats dans les conférences que nous aurons sous les yeux), lui aura cependant permis de considérer les affirmations classiques (vraies ou fausses) comme des « actes

INTRODUCTION

du discours » *parmi d'autres*, c'est-à-dire des actes qui possèdent aussi une « valeur d'illocution » et qui « font » par conséquent quelque chose (*H*, p. 146).

Austin voulait donc *d'abord* montrer qu'il importe de considérer les affirmations (ainsi que leur « vérité » ou « fausseté ») dans un contexte *plus général*, dans une problématique où l'on tiendrait compte du fait qu'elles sont surtout des *actes*, et des actes du discours ayant forcément une « valeur d'illocution ». Aussi a-t-il pu remarquer (sans poursuivre davantage) que « la vérité ou fausseté d'une affirmation ne dépend pas de la seule signification des mots, mais des circonstances précises dans lesquelles l'acte est effectué » (*H*, p. 144).

Le philosophe anglais n'a pas voulu étudier explicitement la nature même de cette « valeur d'illocution »; il s'est contenté de noter à maintes reprises que l'acte d'« illocution » est spécifiquement *conventionnel*, tandis que les autres éléments « abstraits » de l'acte de discours ne le sont pas (il s'agit, comme nous le verrons, des actes de *locution* et de *perlocution*). Il n'a pas entrepris, non plus, une discussion sérieuse de l'agir *personnel* qui s'exprime dans le « faire » de la parole, mais a noté simplement qu'il ne pouvait être réduit à un « acte *physique* minimum » (*H*, p. 106, 111, 112), ni à une entité « intérieure, spirituelle et fictive » que la parole ne ferait que manifester (*H*, p. 9, 10, 13). Fidèle à sa méthode, il considérait que la problématique n'était pas encore assez mûre pour qu'on puisse tenter de résoudre les questions qu'elle suggère déjà. Il a même insisté sur le fait que sa distinction entre trois éléments abstraits de l'acte de discours n'était *peut-être pas fondée* (*H*, p. 148), que sa classification des « valeurs d'illocution » était *provisoire* (*H*, p. 151), qu'il avait présenté un *programme* plutôt que le résultat définitif de recherches exhaustives (*H*, p. 163).

Aussi les conférences d'Austin risquent-elles de laisser le lecteur français sur sa faim, peut-être même de provoquer un certain sentiment d'agacement vis-à-vis d'analyses sans doute pénétrantes, mais qui n'aboutissent encore à rien de particulièrement concluant. Tout dépend, au fond, de ce qu'on attend de la philosophie...

V. LA PHILOSOPHIE, SELON AUSTIN

Nous avons déjà vu pourquoi Austin procédait si lentement et si méticuleusement dans ses recherches : on ne saurait, dès lors, être étonné de ce qu'un ouvrage comme *Quand dire, c'est faire*, n'apporte pas de solutions satisfaisantes aux problèmes qu'il a soulevés. Mais si Austin a renoncé à la joie de penser qu'il parviendrait sous peu à des solutions aux « grands problèmes philosophiques », il n'a pas pour autant consacré sa vie au déploiement d'une ascèse à peu près constante. Pour lui, le travail d'analyse minutieuse était un plaisir : il *s'amusait* (il parle souvent de *fun* — *H*, p. 24, 163; *P*, p. 123; *R*, p. 372). On a même l'impression, parfois, que la valeur la plus importante qu'il reconnaît à la philosophie est de procurer souvent ce *fun*... Mais, au fait, s'agit-il de *philosophie*?

Nous n'avons pas l'intention de présenter ici une quelconque théorie sur la nature de la philosophie, à laquelle nous comparerions ensuite la notion qu'en avait Austin. Nous nous contenterons de mettre le lecteur au courant de ce qu'a dit le chercheur anglais sur ce sujet, en différentes occasions, laissant chacun décider s'il parlait effectivement de philosophie, ou de ce qu'on est convenu d'appeler une « science positive », distincte de la philosophie.

« La philosophie sans cesse déborde ses frontières et va chez les voisins. Je crois que la seule façon de définir l'objet de la philosophie, c'est de dire qu'elle s'occupe de tous les résidus, de tous les problèmes qui restent encore insolubles, après que l'on a essayé toutes les méthodes éprouvées ailleurs. [...] Dès que l'on trouve une méthode respectable et sûre pour traiter une partie de ces problèmes résiduels, aussitôt une science nouvelle se forme, qui tend à se détacher de la philosophie au fur et à mesure qu'elle définit mieux son objet et qu'elle affirme son autorité. Alors on la baptise : mathématiques — le divorce date de longtemps; ou physique — la séparation est plus récente; ou psychologie, ou logique mathématique — la coupure est encore fraîche; ou même qui sait peut-être demain grammaire ou linguistique? Je crois qu'ainsi, la philosophie débordera de plus en plus loin de son lit initial » (*R*, p. 292-293; cf. aussi *P*, p. 180).

Pour ce qui est de savoir si l'entreprise d'Austin est une démarche

philosophique ou une linguistique scientifique, Austin affirmait à Jean Wahl qu' « une science du langage finira par se dégager, et elle englobera un grand nombre de choses dont la philosophie s'occupe aujourd'hui. [...] Où est la frontière? Y en a-t-il une quelque part? [...] Il n'y a pas de frontière. Le champ est libre pour qui veut y aller. La place est au premier occupant. Bonne chance au premier qui trouvera quelque chose » (R, p. 293).

Il semble bien que, pour Austin, l'on fasse de la *philosophie* lorsqu'on se débat avec des problèmes apparemment insolubles; mais quand on tombe sur des techniques qui permettent d'introduire dans une problématique une certaine clarté et un peu plus d'ordre, et surtout lorsqu'on réussit à faire éclore un assentiment unanime, alors on fait de la *science*. Les citations suivantes corroborent l'impression qui se dégage des textes déjà cités : « ... pour moi la philosophie a toujours été le nom qu'on donne au fourre-tout dans lequel on range provisoirement tous les problèmes qui traînent, et pour lesquels personne n'a encore trouvé une utilisation respectable, une méthode de traitement qui rencontre un assentiment unanime » (R, p. 355); et surtout : « N'est-il pas possible que le siècle prochain voie naître, par les efforts conjugués des philosophes, des grammairiens, et de nombreux autres chercheurs intéressés au langage, une véritable *science du langage* qui en recouvre tous les problèmes? Si cela arrivait, nous nous serions débarrassés encore une fois d'une autre partie de la philosophie (mais il en restera encore bien d'autres), de la seule façon dont nous pouvons nous débarrasser de la philosophie, à savoir : en la repoussant vers le haut [*by kicking it upstairs*] » (P, p. 180).

En d'autres termes, les recherches d'Austin constituent une démarche *scientifique* (tant par leur objet *immédiat* que par la méthode employée); mais elles peuvent être considérées comme une entreprise *philosophique* dans la mesure où elles demeurent animées par l'intention de voir leurs résultats servir *un jour* à mieux poser (et peut-être à résoudre) certains problèmes strictement philosophiques. En un sens, il y aurait seulement un *objet* philosophique, sans qu'il existe de méthode ni de résultats philosophiques, alors qu'une science possède en elle-même son objet propre, sa méthode, et ses résultats. La science est ce sur quoi l'on s'entend, la philosophie ce sur quoi l'on ne parvient pas à s'entendre... Comme le faisait remarquer le professeur J. O. Urmson, l'école oxonienne d'aujourd'hui ne s'arrête

pas à déterminer la nature propre de ses recherches analytiques : « A la question si souvent posée, de savoir si ce travail est à proprement parler philosophique, ils répondent que si le travail en vaut la peine, cette question a très peu d'importance » (R, p. 20).

Quant à Austin, nous avons vu que, pour lui, ce travail « en vaut la peine », tant par l'unanimité qu'il réussit à promouvoir que par le plaisir qu'il procure et la clarté qu'il introduit au sein des problématiques obscures qu'on appelle philosophiques. Mais on peut se demander si le chercheur anglais fut toujours animé par l'intention sérieuse d'en venir plus tard à aborder les « grands problèmes », ou s'il n'a pas décidé en cours de route de s'établir définitivement dans la *science* linguistique. On a souvent l'impression qu'il éprouva tellement de plaisir à instituer une *science* du langage, que cette seule préoccupation suffit, en fin de compte, pour épuiser toutes les motivations de ses recherches... C'est peut-être parce qu'il était ainsi comblé par ses analyses qu'il a pu — à l'encontre d'un grand nombre de penseurs « continentaux » — résister à la tentation de se lancer « trop vite ou trop tôt » dans une tentative pour résoudre les « grands problèmes ». Mais la question serait sans doute de savoir si certains « grands problèmes » doivent, ou même *peuvent*, attendre qu'un travail long et exhaustif ait été accompli, avant qu'ils ne soient abordés de plein front, avec *toutes* nos ressources, évidemment, mais toutes nos ressources *actuelles*. Peut-être y a-t-il des limites au temps que nous devrions consacrer à nous préparer à *vivre*.

Quoi qu'il en soit de cette dernière question, on ne sera pas surpris de ne pas trouver dans *Quand dire, c'est faire* une profusion de résultats ou de considérations qu'un penseur « continental » appellerait, de prime abord, *philosophiques*.

Est-ce dire que le texte n'offre que peu d'intérêt philosophique? Non. Nous serions tenté de répondre : au contraire! A notre avis, en effet, ces conférences offrent à la réflexion philosophique (qu'Austin a peut-être eu tort de remettre à plus tard, indéfiniment) des suggestions *précises* et des données beaucoup plus *claires* et *pertinentes* que celles qu'on trouve encore trop souvent dans certaines élucubrations abstraites des chercheurs « continentaux ». (Nous pensons, par exemple, à des expressions comme celles-ci : « C'est le langage lui-même qui nous parle »; « Il faut prêter l'oreille à l'Être (*Sein*) »; « Le discours de l'inconscient »; « Le langage nous a »; etc. Non

INTRODUCTION

que ces expressions n'aient aucun sens; mais leurs auteurs, emportés sans doute par cet élan *impatient* qui exaspérait Austin, négligent trop souvent de les insérer dans un contexte où il serait fait appel, par de nombreux exemples, clairement exposés — ce qui ne veut pas dire « mathématiquement » exposés — à des expériences *vécues* par l'auteur et le lecteur, de manière qu'on *puisse* au moins s'entendre, et peut-être même comprendre un peu mieux en quoi consiste parler...)

Nous nous permettrons d'indiquer, dans nos notes, certaines questions soulevées par Austin (sans qu'il leur attache une grande importance, dans son entreprise *actuelle*) et qui, *grâce au riche contexte où elles sont insérées*, pourraient renouveler avantageusement la problématique du langage, et suggérer des investigations aptes à éclairer les problèmes philosophiques *humains*.

VI. « QUAND DIRE, C'EST FAIRE » PRINCIPAUX RÉSULTATS DES ANALYSES

Première conférence

Austin part du fait que l'*affirmation* [*statement*] classique, c'est-à-dire la proposition [*sentence*], considérée comme devant toujours être vraie ou fausse, pose aux philosophes, depuis quelque temps, des problèmes nouveaux et irritants. Certains penseurs en sont venus à croire que beaucoup d'affirmations n'en sont pas de véritables, mais seraient plutôt l'expression de quelque *non-sens*. Austin se réjouit de cette découverte, due à des analyses sérieuses; mais il est frappé par le fait que beaucoup de ces « pseudo-affirmations » ne sont peut-être *pas* des *pseudo-affirmations*, pour la simple raison qu'elles n'auraient jamais été destinées à être des *affirmations*, au sens traditionnel du terme (c'est-à-dire des énonciations dont la seule caractéristique serait d'être vraies ou fausses). C'est ce qu'il veut établir solidement dans sa première conférence, en donnant des exemples de ces *énonciations* qu'il appelle *performatives* qui ne sont ni vraies ou fausses (au contraire des énonciations qu'il a nommées *constatives*), ni des expressions de non-sens. Il faut absolument s'apercevoir de l'existence de ce troisième genre d'énonciation, de

INTRODUCTION

l'énonciation *performative*, si l'on veut éviter de multiplier les difficultés inutiles, en philosophie, comme ont fait les penseurs du passé.

Les énonciations performatives (ou les « performatifs », comme Austin propose aussi de les appeler) ne sont donc pas des affirmations vraies ou fausses (des descriptions ou des reportages concernant les faits), ni des non-sens; mais des énonciations visant à *faire* quelque chose (à parier, par exemple, ou à se marier, ou à baptiser un bateau, etc.). Il faut remarquer, cependant, que ce qu'on vise à « faire » en employant l'énonciation performative, exige souvent le concours d'autre chose que les paroles elles-mêmes : le contexte de l'énonciation (ou les *circonstances*), par exemple, joue un rôle très important. Lorsque l'une ou l'autre de ces circonstances est absente (ou se présente de façon inadéquate), l'énonciation performative ne devient pas *fausse* pour autant : il faudrait plutôt dire — comme nous le disons, de fait — que l'acte visé ne s'est pas produit, ou qu'il a été accompli mais de mauvaise foi, ou qu'il n'est pas apparu dans toute sa plénitude, etc. (Cette dernière considération jouera un rôle important, plus loin, dans l'élaboration d'une nouvelle conception de la *vérité*.)

Deuxième conférence

Austin veut donc étudier davantage cette énonciation spéciale (trop longtemps négligée par les philosophes) que constitue le performatif. Lorsqu'une telle énonciation ne parvient pas à *faire* ce qu'elle était destinée à faire, nous disons non pas qu'elle est fausse, mais qu'elle est *malheureuse*. Le « malheur » est dû, la plupart du temps, à ce que les *circonstances* qui devraient accompagner le performatif ne se présentent pas « comme il faut ». Austin examine avec soin un nombre assez imposant de circonstances qui, par leur absence ou leur caractère inadéquat, rendent l'acte malheureux : une *convention* a été méprisée, une *intention requise* était absente, une désignation *officielle* faisait défaut, etc. Les différentes sortes de malheurs qui peuvent affecter un performatif ont reçu d'Austin le nom d'*Échecs* [*Infelicities*]. Il a présenté les plus importants de ces « échecs » dans un tableau schématique, les classant selon les diverses façons dont ils pouvaient affecter le « bon fonctionnement » des performatifs, en général.

Troisième et quatrième conférences

Austin reprend ici sa classification générale des Échecs, pour les examiner avec soin à partir de nombreux exemples. Bien que ses analyses soient très précises, il n'arrive pas à réduire chacun des cas étudiés à l'un ou l'autre genre d'Échec figurant dans son tableau initial. Il y a presque toujours recoupement des classes entre elles, parfois même irréductibilité de certains exemples à toute classe particulière. Austin ne se décourage pas pour autant, mais note simplement que la situation *globale*, dont il faut toujours tenir compte, est fort complexe, et qu'il faut absolument résister à la tentation de simplifier à l'excès.

Il y a toutefois *un* résultat qui ressort des analyses présentées jusqu'ici, et sur lequel Austin est heureux d'attirer l'attention : la vérité ou fausseté des *affirmations* classiques (des énonciations constatives) dépend elle-même de nombreuses « circonstances », et celles-ci ressemblent très souvent à celles qui affectent les *performatifs*. C'est ce résultat qui permet à Austin de remettre en question le statut *privilegié* de l'affirmation classique, et surtout d'inviter ses auditeurs à une étude plus judicieuse, plus éclairée, de la notion de *vérité*.

Cinquième conférence

La ressemblance qu'il y a entre les énonciations constatives et performatives (due au fait que toutes les deux sont affectées par la situation où elles sont produites) ne suffit pas, apparemment, à faire disparaître leur distinction. Austin se lance donc à la recherche d'un *critère* permettant de discerner à coup sûr l'énonciation performative. Le critère sera *grammatical*. Il considère d'abord l'emploi de la « première personne du singulier de l'indicatif présent, voix active » ; mais ce critère ne saurait suffire, les exemples de *constatifs* ainsi exprimés étant trop nombreux. Pour la même raison, le mode et le temps ne sauraient servir de critères absolus. Certains *mots* semblent « expliciter » l'énonciation et en garantir, par le fait même, le caractère performatif ; mais là encore, les exemples déroutants abondent...

Sixième et septième conférences

Les résultats négatifs de la dernière conférence invitent Austin à se demander s'il ne faudrait pas essayer de réduire toute énonciation dont on soupçonne qu'elle serait un performatif, à sa forme *explicite* : il apparaîtrait alors qu'elle est un performatif authentique. De nombreuses analyses montrent cependant que cette tâche est à son tour inutile, que les tests imaginés (à partir de quelques performatifs explicites « évidents ») pour repérer *tous* les performatifs sont extrêmement difficiles à manier, et que beaucoup d'énonciations demeurent problématiques (présentant à la fois un caractère performatif *et* constatif).

Austin a toutefois profité de ces dernières analyses pour faire ressortir un second résultat dont l'importance apparaîtra plus loin : l'« explicitation » d'un performatif « primaire » n'est pas un procédé qui consiste à *décrire* ou à *affirmer* (de façon vraie ou fausse, selon la conception traditionnelle de l'affirmation) ce que ferait le performatif « primaire », mais plutôt à manifester *comment* l'acte que j'accomplis en ce moment *doit être reçu ou compris*. Et si les performatifs *explicites* sont apparus au cours de l'histoire *après* les primaires, ils ne constituent pas seulement des descriptions plus raffinées d'actes déjà existants, mais davantage la création de nouvelles formes d'actes. (Nous verrons plus loin comment l'explication, dans *ce* sens — l'explication de la *valeur* d'une énonciation —, n'est pas la même chose que l'explicitation d'une *signification* imprécise.)

Après s'être attardé sur l'explicitation des performatifs (et avoir considéré les nombreux moyens dont le langage dispose pour effectuer cette explicitation), Austin est obligé d'admettre qu'il ne semble pas y avoir de critères grammaticaux, ni de tests infaillibles, qui permettraient de distinguer tous les performatifs des constatifs. *Un nouveau point de départ s'impose*.

Or, nous savons que nous « faisons » souvent quelque chose *en* disant quelque chose, ou *par* le fait de dire quelque chose. Mais l'expression « faire quelque chose » est elle-même assez vague... Peut-être y aurait-il avantage à aborder *cette* expression, maintenant, ou plus précisément, l'expression « produire une énonciation ». C'est ce qu'Austin décide de faire.

INTRODUCTION

Huitième conférence

Il commence par distinguer trois aspects de l'acte consistant à *faire* quelque chose par la parole : il y a l'acte de *locution* (la production de sons appartenant à un vocabulaire et à une grammaire, et auxquels sont rattachés un « sens » et une « référence », c'est-à-dire une « signification », au sens classique du terme); l'acte d'*illocution* (produit *en* disant quelque chose, et consistant à rendre manifeste *comment* les paroles doivent être comprises en ce moment — les *mêmes* paroles pouvant être comprises soit comme un conseil, soit comme un commandement, etc.); et l'acte de *perlocution* (produit *par* le fait de dire quelque chose, c'est-à-dire que l'acte donne lieu à des *effets* — ou conséquences — chez les autres ou chez soi).

Le but d'Austin est d'étudier *d'abord et avant tout* l'acte d'*illocution*, car il croit reconnaître en lui l'acte ou le « faire » essentiel de la parole. L'une de ses caractéristiques est qu'il doit être produit conformément à une *convention*.

Dans cette conférence, Austin se contente de mentionner brièvement certains emplois du langage qui n'entrent pas dans la constitution intrinsèque de l'acte lui-même, certains maux dont l'acte peut souffrir, et certains problèmes qui peuvent surgir du fait que l'acte en question est un *acte*.

Neuvième conférence

Austin consacre cette conférence à l'étude détaillée des trois aspects qu'il a repérés dans l'acte de discours, cherchant surtout à distinguer l'acte d'*illocution* de l'acte de *perlocution*. Il examine d'abord les *conséquences* de ces deux actes, en faisant observer que l'acte d'*illocution* n'est pas une conséquence de l'acte de *locution*, et que s'il produit lui-même des « conséquences » — en vertu de sa « force » (ou de sa *valeur*) —, elles ne sont pas du tout semblables à celles qui caractérisent l'acte de *perlocution*. Sans prendre la peine de justifier ou de situer cette affirmation (comme il le fait si consciencieusement d'ordinaire), Austin finit par dire que la différence essentielle entre ces deux actes réside en ce que l'acte d'*illocution* est *conventionnel*, alors que l'acte de *perlocution* ne l'est point. Aussi laisse-t-il entendre

INTRODUCTION

que la distinction sera souvent difficile à reconnaître, car il faut admettre qu'il n'est pas toujours facile de savoir *où* les conventions commencent, et *où* elles se terminent, au juste.

Dixième conférence

Austin va maintenant considérer plus attentivement les deux formules « *en* disant » et « *par* le fait de dire » (quelque chose), formules qui lui ont suggéré les expressions « *illocution* » et « *perlocution* ». Il avoue dès le départ que leur emploi ne saurait nous fournir un test pour distinguer très nettement les actes d'*illocution* des actes de *perlocution*. Mais il estime que l'étude de telles formules est importante : elle nous permet d'apercevoir les rapports qu'entretiennent entre elles les différentes façons dont nous « agissons » par la parole. En conclusion de ces dernières analyses, Austin établit que les deux formules nous aident souvent — moyennant certaines précautions — à distinguer les actes d'*illocution* et de *perlocution*, tout en constituant un test extrêmement difficile à appliquer. Reste que de telles analyses enrichissent considérablement notre connaissance du langage et de tout ce que la parole nous permet de « faire ».

Onzième conférence

Le retour aux éléments plus fondamentaux des réalisations de la parole (c'est-à-dire à la production d'actes de *locution*, d'*illocution*, et de *perlocution*) a permis d'établir une nouvelle problématique, ou un nouveau contexte, dans lequel Austin veut maintenant situer sa distinction première entre énonciations constatives et performatives. Le performatif, on s'en souvient, devrait *faire* quelque chose (par opposition à simplement *dire* quelque chose), et être heureux ou malheureux (plutôt que vrai ou faux). Mais les dernières analyses semblent montrer que *chaque fois* que nous « disons » quelque chose, nous produisons *et* des actes de *locution* (actes de *dire* quelque chose), *et* des actes d'*illocution* (actes de *faire* quelque chose). Comment la distinction initiale entre constatifs et performatifs peut-elle subsister devant de tels résultats?

Austin montre d'abord que le constatif (l'affirmation, par exemple)

fait quelque chose en plus de simplement *dire* quelque chose, et constitue un acte d'illocution tout autant que les performatifs. Il fait ensuite remarquer que les affirmations classiques sont exposées, elles aussi, à subir toutes ces sortes d'*échecs* que peuvent rencontrer les performatifs. (Austin apporte ici des considérations et des exemples très convaincants, et qui pourraient offrir à la réflexion philosophique des données pour une conception à la fois plus juste et plus riche de l'affirmation de la *vérité*.) Il note, en passant, que le plus qu'on puisse dire pour accorder une position spéciale à l'*affirmation*, c'est qu'elle constitue un acte d'illocution (donc un « faire »; comme les performatifs) mais qui n'aurait pas d'*objectif* (comme l'acte de perlocution en a un).

Austin passe ensuite aux performatifs, pour montrer qu'*eux aussi* font entrer en scène la question de la « vérité » conçue comme une *certaine* « correspondance aux faits ». Mais justement, cette ressemblance entre constatifs et performatifs suggère aussi une conception de la *vérité* qu'il ne sera pas très facile d'élaborer en toute clarté et simplicité. La « vérité », d'après Austin, serait une « dimension générale » dans laquelle, compte tenu des circonstances, des interlocuteurs, des intentions et buts *actuels*, nous dirions « ce qu'il est *juste* [*right*] de dire » ou « ce qu'il *convient* [*what is proper*] de dire ».

Le conférencier finit par remarquer que la distinction initiale entre constatifs et performatifs était le résultat d'une *abstraction* qu'il ne serait pas avantageux de maintenir. L'énonciation constative ne tient compte, en effet, que de l'aspect « locution » de la parole, en négligeant son élément d'illocution, alors que l'énonciation performative est une notion qui néglige la dimension de « correspondance aux faits », pour s'attacher à peu près uniquement à la « valeur d'illocution » de l'énonciation. Ce sont des cas *extrêmes* (où ces abstractions sont presque réalisées) qui ont donné naissance aux notions de constatifs et de performatifs. Or, la réalité est plus complexe; elle exige que l'on distingue plutôt entre les actes de locution et d'illocution, et que l'on étudie de façon très critique en *quel* sens les diverses sortes d'illocutions seraient destinées à être justes ou non, permises ou non, et le sens précis des expressions que nous employons pour porter des jugements de valeur sur les illocutions. Austin termine en attirant l'attention sur le fait que la tâche qu'il vient de proposer est immense.

Douzième conférence

La dernière conférence constitue une première approche de la classification des « valeurs » que possèdent toutes les illocutions rencontrées dans le dictionnaire.

Après avoir remarqué que la doctrine des constatifs et performatifs représentait une « théorie spécialisée », par rapport à la « théorie générale » des actes de locution et d'illocution, et que cette théorie générale a été formulée en vue de tenir compte de tout ce que la notion *abstraite* de l'affirmation « traditionnelle » laissait de côté (ne donnant ainsi qu'une conception abstraite de la *vérité*), Austin insiste pour qu'on retienne les points suivants :

- *seul* l'acte de discours *intégral*, considéré dans la situation *totale* du discours, devrait constituer, au début, l'objet de nos études;
- l'affirmation, la description, etc., n'occupent aucune position *priviliégiée*, ce ne sont que des actes d'illocution parmi d'autres; elles ne jouissent d'aucun privilège en ce qui concerne, en particulier, les rapports « spéciaux » qu'elles entretiendraient avec les faits;
- la théorie de la « signification » exige une reformulation plus adéquate, compte tenu de la distinction qui existe entre les actes de locution et d'illocution.

(Le conférencier admet toutefois qu'il n'est pas absolument sûr de sa distinction, et qu'il n'a pas voulu considérer *en elle-même* la « valeur » d'illocution que posséderaient les *affirmations*. Mais il a sûrement attiré notre attention sur l'*importance* de cette « valeur » qui, à notre avis, est le point qu'il faudrait étudier davantage, si nous voulions parvenir à une compréhension plus profonde de la parole humaine et, surtout, de la visée essentielle de l'« affirmation » de *vérité*...)

Austin propose enfin cinq classes générales (et provisoires) d'énonciations, classes qu'il a définies selon les « valeurs d'illocution » qu'elles posséderaient. Il rappelle, en terminant, que c'est à dessein qu'il n'a pas voulu « embrouiller » sa théorie générale en l'appliquant tout de suite aux *problèmes philosophiques*. Il ne faudrait pas penser, cependant, qu'il « ne fait aucun cas de ces problèmes »... Il exprime enfin le regret d'avoir dit, dans ses conférences, ce qu'il y *aurait* à faire, plutôt qu'il ne l'a *fait* lui-même; mais il se console à

INTRODUCTION

l'idée qu'il a mis un peu plus d'ordre dans un mouvement qui existe déjà, et qui semble devoir prendre de plus en plus d'importance, en philosophie.

Nous avons essayé de conserver au texte d'Austin son allure à la fois désinvolte et sérieuse. Le lecteur devra se rappeler, devant certaines tournures, que le philosophe anglais n'avait pas préparé son texte pour la publication, mais pour des conférences qu'il voulait d'ailleurs exemptes de toute prétention (oratoire ou thématique), si ce n'est celle de la *vérité* (*H*, p. 1). L'éditeur anglais a lui-même respecté le style familier, *matter of fact*, parfois même un peu gavroche, des notes austiniennes.

Le vocabulaire, d'autre part, pourra surprendre, distraire, et même choquer. Austin a en effet *forgé* les termes qui désignent ses concepts fondamentaux, et n'a pas hésité à présenter des mots décidément *rébarbatifs*, comme il le dit expressément (*H*, p. 150). Le terme anglais *constative* (pour n'en nommer qu'un) non seulement n'existe pas en anglais, mais ne contient même pas de racine figurant dans une quelconque expression anglaise. Quant au terme *behabitive*, par exemple, il évoque sans doute le mot *behaviour*; mais sa *construction* ne respecte pas du tout le « génie de la langue ». Austin s'est d'ailleurs expliqué au sujet des libertés qu'il a souvent prises avec sa langue : il voulait éviter qu'on retienne dans des expressions trop familières, les significations préconçues qu'il croyait devoir combattre (*H*, p. 7). On reconnaîtra cependant qu'il a compensé le caractère insolite de ses expressions en offrant, la plupart du temps, des définitions claires de ce qu'il voulait leur faire contenir. Sans doute ne doit-on pas abuser dans cette direction, mais peut-être un penseur n'est-il pas trop exigeant lorsqu'il demande à son auditeur ou lecteur qu'il vienne *aussi* à sa rencontre... Nous espérons seulement que notre traduction n'a pas glissé dans un texte assez original des possibilités d'évocations que son auteur n'aurait pas voulues.

GILLES LANE

[V]

Préface de l'éditeur anglais

Les conférences publiées ici ont été prononcées par Austin à l'université de Harvard en 1955, dans le cadre des Conférences William James. Des idées qui sont à la base de ces exposés, Austin dit dans une note brève : « Elles ont pris forme en 1939. Je les ai utilisées dans un article sur « Other Minds », publié dans les Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volume XX (1946), pages 173 s., et j'ai fait encore émerger un bon pan de cet iceberg, peu après, devant plusieurs sociétés... » Chaque année, de 1952 à 1954, Austin fit des conférences à Oxford sous le titre Words and Deeds, et chaque année il remaniait ses notes. La matière traitée en ces séries de conférences équivaut à peu près à celle des Conférences William James. Austin rédigea, en effet, un nouvel ensemble de notes pour ces derniers exposés, tout en y insérant parfois des pages plus anciennes. Le texte ici présenté peut donc être considéré comme le plus récent, même si, continuant, à partir de ces mêmes notes, de donner des cours à Oxford sur Words and Deeds, Austin y introduisit des corrections légères et un certain nombre d'additifs marginaux.

Notre édition reproduit le contenu de ces conférences le plus fidèlement possible et avec un minimum d'annotations. Si Austin avait lui-même publié son texte, il aurait sans nul doute procédé à une nouvelle rédaction, mieux faite pour l'édition : il aurait sûrement condensé les résumés des exposés [vi] antérieurs qui figurent au début de la deuxième conférence et des suivantes. Il est certain aussi qu'Austin, au cours de ses conférences, était tout naturellement amené à développer le texte succinct de ses notes. Mais la plupart des lecteurs préféreront sans doute un texte très proche des écrits mêmes d'Austin à une version hypothétique de ce qu'il aurait publié, ou aurait dit dans ses conférences. Ils consentiront par conséquent à payer le prix de cette fidélité : de légères imperfections de présentation et de style, ainsi que quelques flottements dans le vocabulaire.

En fait, les conférences ici publiées ne sont pas la reproduction exacte des notes d'Austin. La raison en est la suivante : bien qu'entièrement rédigées la plupart du temps, et plus spécialement au début de chaque conférence (sans autres omissions que celles des particules et des articles), ces notes deviennent souvent beaucoup plus fragmentaires en fin d'exposé et les additifs marginaux y sont très abrégés. C'est là qu'il nous a fallu interpréter et com-

Language in Society

GENERAL EDITOR

Peter Trudgill, Professor of Linguistic Science,
University of Reading

ADVISORY EDITORS

Ralph Fasold, Professor of Linguistics,
Georgetown University

William Labov, Professor of Linguistics,
University of Pennsylvania

- 1 Language of Social Psychology
Edited by Howard Giles and Robert N. St Clair
- 2 Language and Social Networks (Second Edition)
Lesley Milroy
- 3 The Ethnography of Communication (Second Edition)
Muriel Saville-Troike
- 4 Discourse Analysis
Michael Stubbs
- 5 The Sociolinguistics of Society
Introduction to Sociolinguistics, Volume I
Ralph Fasold
- 6 The Sociolinguistics of Language
Introduction to Sociolinguistics, Volume II
Ralph Fasold
- 7 The Language of Children and Adolescents
The Acquisition of Communicative Competence
Suzanne Romaine
- 8 The Language, the Sexes and Society
Philip M. Smith
- 9 The Language of Advertising
Torben Vestergaard and Kim Schrøder
- 10 Dialects in Contact
Peter Trudgill
- 11 Pidgin and Creole Linguistics
Peter Mühlhäuser
- 12 Observing and Analysing Natural Language
A Critical Account of Sociolinguistic Method
Lesley Milroy
- 13 Bilingualism
Suzanne Romaine

The Ethnography of Communication

AN INTRODUCTION

Second Edition

Muriel Saville-Troike

Basil Blackwell